

J.-H. Louwyck et le renouveau naturaliste

Note sur Un homme tendre

François Ouellet

DANS **NORD'** 2018/2 (N° 72), PAGES 127 À 129

ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE DU NORD**

ISSN 0755-7884

ISBN 9782913858435

DOI 10.3917/nord.072.0127

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-nord-2018-2-page-127.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société de Littérature du Nord.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

J.-H. LOUWYCK ET LE RENOUVEAU NATURALISTE¹

Note sur *Un homme tendre*

François OUELLET

Dans « Plaidoyer pour le naturalisme », un article publié dans la revue *Comœdia* le 3 août 1927 et précurseur du mouvement populiste des années 1930, André Thérive mentionnait le roman d'un certain Jean Louwyck comme représentant d'un naturalisme renouvelé et issu de Maupassant. Ce roman, *Un homme tendre*, était paru six ans plus tôt chez Albin Michel.

Mais l'auteur, chef de bureau du Crédit national, né à Haubourdin, dans le Nord, et mort presque centenaire à Longjumeau, dans l'Essone, ne s'appelle pas Jean, mais Joseph-Henri Louwyck (1886-1983), quoiqu'il signe tous ses livres « J.-H. Louwyck ». En 1929, l'écrivain Hervé Lauwick, amateur d'automobiles et ami de Sacha Guitry, lui avait d'ailleurs intenté un procès, réclamant que son homonyme supprime l'H de sa signature pour éviter toute confusion avec ses propres livres. « Mon H. m'est cher, car on me connaît comme J.-H. Aussi bien, nulle confusion n'est à redouter, puisque nous n'exploitons pas les mêmes genres », plaida le romancier d'*Un homme tendre*. Le juge lui donna raison².

Louwyck a une œuvre assez diversifiée, par moments naturaliste, par moments patriotique. *La Race qui refléurit* (Bloud & Gay, 1922) l'inscrit dans la mouvance de Maurice Barrès et de René Bazin, tandis que *La Nouvelle Épopée* (Plon, 1925) relate le retour au labour d'un poilu de la Grande Guerre. Son roman *La Légende du gui* (Plon, 1927) inspire au compositeur Joseph Canteloube une épopée lyrique consacrée à la figure de Vercingétorix (la première a lieu le 23 juin 1933 au Théâtre national de l'Opéra), sur un livret de l'homme politique Étienne Clémentel. En 1943, Louwyck remporte le Grand prix du roman de l'Académie française pour *Danse pour ton ombre* (Plon, 1941), dont l'histoire mêle aux humains des fées, des kelpies, des filles de la

1 — Cet article a d'abord été publié sur le blog « Les Ensablés » le 20 mai 2018.

2 — Voir l'article « Chronique judiciaire » dans *Le Petit Parisien* du 18 avril 1929.

mer. *Un homme tendre*, son tout premier roman, est d'une tout autre veine. Et c'est un très bon livre.

Émile Carette, la cinquantaine, est un niqueleur de Bagnolet, propriétaire de son propre atelier. Il fait ce travail depuis une trentaine d'années. À 10 ans, il était apprenti ; à 23 ans, il a racheté le commerce de son patron ; à 27 ans, il s'est marié : deux ans plus tard, sa femme meurt, avec son bébé, des suites d'un accouchement. Depuis, Carette est veuf, il habite avec sa mère ; les années ont passé, étales, sans heurt, dévouées au labeur. Sa vie bascule lorsque, dès l'incipit, il rencontre la jeune sœur de l'une de ses employées. Hélène a 19 ans, des yeux gris-noisette, et Carette, qui ignorait qu'il conservait en lui une telle réserve d'énergie, prompte et impérieuse, en tombe amoureux comme s'il avait encore dix-huit ans. Sur ces entrefaites, l'occasion lui est offerte de s'agrandir, de transformer son atelier et de devenir un industriel. Carette est un homme rangé et raisonnable, il a toujours été économe, il accumule des titres dans un tiroir depuis vingt-six ans ; mais son envie de la jeune fille, et sans doute, indirectement, la vanité que nourrit son sentiment et l'orgueil qu'il en tirera, le décident à se lancer dans ce projet : il pourra ainsi justifier le besoin d'une dactylo et embaucher Hélène. Or, Carette est aussi naïf et sentimental qu'Hélène est rusée et profiteuse. Elle a très bien compris ce qu'elle pouvait obtenir de cet homme, et, avant de se donner à lui, elle veut plus qu'un travail ; pour se laisser embrasser, elle lui soutire une promesse de mariage. Dès lors Carette se rajeunit, taille sa moustache, s'embourgeoise. Sa mère, inquiète, désapprouve d'abord les ambitions industrielles de son fils, puis sa relation avec la dactylo, et part habiter chez une amie dans le Nord, au grand plaisir d'Hélène qui ce soir-là récompense le niqueleur en s'offrant à lui pour la première fois. Carette, malgré cette brouille qui le fait souffrir, se croit en bonne entente avec Hélène ; tout va bien, il a maintenant une quinzaine d'employés sous ses ordres. Lorsque la jeune fille tombe enceinte, Carette croit enfin pouvoir se réconcilier avec sa mère, qui n'a jamais pu goûter au bonheur d'être grand-mère ; mais celle-ci est foudroyée par une attaque.

Faut-il raconter la suite ? Naturellement, cette histoire ne peut pas bien finir, elle sent trop les topoï du naturalisme. Pourtant, il y a beaucoup de finesse et de métier (déjà, dès ce premier roman) chez Louwyck : comme il a jusqu'à présent à peine suggéré le double jeu d'Hélène, le lecteur peut encore croire que celle-ci, après tout, peut rendre Carette heureux. En réalité, celle qu'il aime, pour qui il a tout sacrifié, le trompe depuis longtemps avec l'un de ses employés et le vole. Comble de malheur, à la suite d'une altercation avec l'amant d'Hélène, Carette est terrassé par une congestion dont les séquelles seront irréversibles. Il n'arrive plus à bien prononcer les mots, marche avec une canne, souffre de paralysie. En outre, il s'est peu à peu ruiné, car, sans lui, le commerce tombe, sans compter que, par souci d'économie, il avait acheté de l'équipement usagé qui, à la longue, a affecté la qualité du travail et découragé sa clientèle. Hélène l'ayant quitté avec leur enfant, sans espoir de la revoir un jour, il passe désormais ses jours à ne rien faire, à rêver, un livre d'astronomie sur les genoux, à sangloter.

Si la déchéance du personnage évoque la misère naturaliste, l'écriture, précise et sèche, est dépouillée de tout excès. Louwyck sait ramasser son intrigue, use habilement de raccourcis. Le romancier a parfois des images étonnantes, simples et belles : « Aux tempes quelques veines soulevaient la peau, ainsi que des racines d'arbre, l'asphalte » ; « Des odeurs chaudes et graisseuses salissaient le soleil : elles sortaient d'une guinguette installée en plein trottoir » ; « Et le petit vieux disparut dans la soupente comme un coucou dans son horloge. » Naturaliste, le roman l'est aussi dans les descriptions du travail du nickeleur et de la machinerie, si bien qu'il prend parfois un aspect documentaire. Naturaliste encore dans l'espèce de fatalité qui frappe Carette : le départ d'Hélène avec leur enfant répète la situation qui l'avait laissé veuf trente ans plus tôt. Sauf que cette fois-ci sa propre mère est entraînée dans son malheur et il fait faillite. C'est un peu comme une maladie ou une allergie : elle est plus risquée, plus forte lorsqu'elle se manifeste une deuxième fois.

Proche du roman populiste de l'époque, *Un homme tendre* préfigure *Cœur imbécile* (Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1935) de Léon Lemonnier, où le personnage, un autre « tendre », est floué par une jeune comédienne, et l'excellent *Faillite* (Gallimard, 1928) de Pierre Bost, où le héros, par désespoir amoureux, consent à sa propre ruine professionnelle. Il y a chez tous ces personnages une forme de pureté dans leur amour qui les rend émouvants.